



LE DÉBAT DE LiRE:

Comment informer à l'ère du numérique ?

ENTRETIEN AVEC **ÉRIC FOTTORINO** ET **FRÉDÉRIC MARTEL**

LiRE a rencontré deux observateurs avisés de l'univers de la presse en plein bouleversement : modèles économiques obsolètes, crise du lectorat, offres multiples et gratuites. Ils livrent leurs réflexions et échangent sur leurs visions de l'avenir.



Eric Fottorino

Journaliste, grand reporter, puis directeur du journal *Le Monde* jusqu'en 2010, il est romancier et essayiste. L'écrivain fut distingué par le prix François-Mauriac de l'Académie française en 2004 pour *Caresse de rouge* (Gallimard), recut le prix Femina en 2007 pour ses *Baisers de cinéma* (Gallimard), et compose une œuvre tournée vers la figure du père (*Questions à mon père*, Gallimard, 2010 ; *Le Marcheur de Fès*, Calmann-Lévy, 2013). Il a publié fin mai *Chevratine*.



Frédéric Martel

Après plusieurs fonctions institutionnelles (conseiller pour Michel Rocard ou Martine Aubry, chargé de mission, ou encore attaché culturel de l'ambassade de France aux États-Unis), il est devenu chercheur et journaliste radio, spécialiste des nouvelles technologies et des États-Unis. Animateur sur France Culture, on lui doit *De la culture en Amérique* (2006), *Mainstream* (Flammarion, 2010) ou *Global Gay* (Flammarion, 2013).

En mars dernier, Eric Fottorino lançait un nouvel hebdomadaire dans les kiosques : *Le 1*. Le slogan : « Chaque semaine, une question d'actualité, plusieurs regards. » Un objet singulier, puisqu'il s'agit d'une grande feuille pliée, qui annonce des chiffres de vente très honorables : 30 000 exemplaires en moyenne, pour ce journal écrit... par des écrivains.

L'ancien patron du *Monde* tente ainsi de trouver une nouvelle narration à l'information. Une ambition à laquelle s'attache également Frédéric Martel, homme d'écrits et de radio. Son nouveau livre *Smart* est une « non-fiction incarnée », comme il le revendique lui-même : une enquête dans cinquante pays, à la rencontre de politiques (Angela Merkel), de patrons, de créateurs, mais aussi de blogueurs, d'entrepreneurs et de citoyens, qui pointe les utilisations de tous les internets. Deux hommes, deux façons de considérer la façon d'écrire et de publier.

Quelle était l'envie de départ, pour *Le 1* ?

Eric Fottorino : C'était moins une envie qu'un constat : dire qu'il n'y a pas de crise de la presse écrite en tant que telle, mais avant tout une crise de l'offre, une crise des contenus. Qu'il fallait absolument réinventer les journaux, et ne pas vouloir les faire ressembler à un site Internet. Qui dit presse

écrite dit presse bien écrite. Un texte bien écrit donne toujours du plaisir. Il est donc très important de mêler l'information au plaisir. Il y avait aussi, chez moi et Laurent Greilsamer [ancien adjoint de Fottorino à la tête du *Monde*, ndlr], le refus de faire un journal qui assène ses opinions, qui dit au lecteur comment penser. Il s'agissait, quel que soit le sujet, de faire intervenir différents regards. Ce, aussi bien en termes d'opinions que de formats (poèmes, tribunes, illustrations) : rassembler le sensible et le rationnel. Un écrivain, un poète ou un artiste ont autant à dire qu'un anthropologue ou qu'un historien. Croiser leurs regards, toutes les semaines, donne un objet nouveau. Je voulais aussi inventer un journal qu'on n'ait pas envie de jeter, comme tous ces quotidiens gratuits sur lesquels, dans les couloirs du métro parisien, on marche dès huit heures du matin. En cela aussi, l'information gratuite est une escroquerie : ça a fait passer l'idée que l'info n'avait plus de valeur, puisqu'on ne la payait plus. Alors qu'en fait on continue à la payer avec notre temps ! Marcher sur un journal... Je n'ai jamais vu une Pléiade dans le caniveau... Le support, c'est aussi le support d'une valeur. Si vous redonnez de la valeur au support, vous en redonnez au contenu. Je ne voulais donc pas d'un journal qu'on jette. D'où le beau papier. D'où ce journal, qui est une grande feuille pliée. On a envie de le garder...

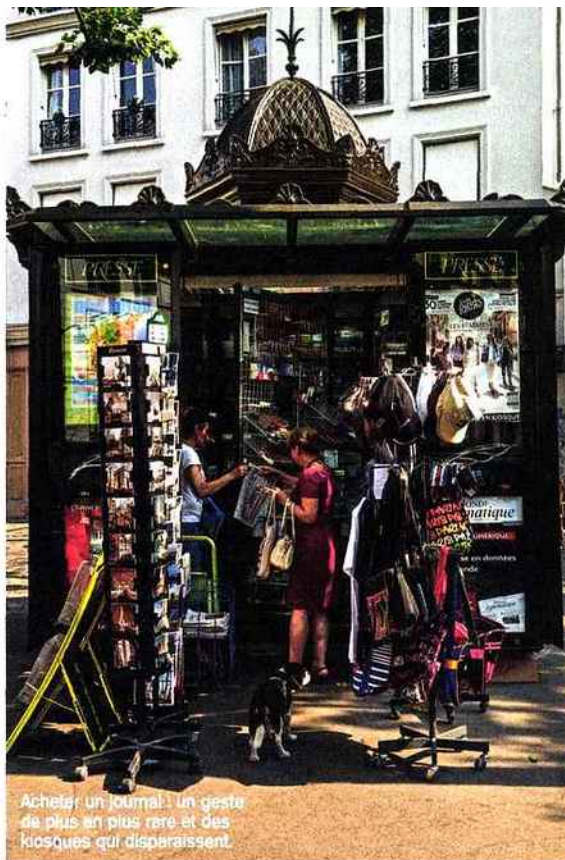
Frédéric Martel, vous qui travaillez sur la dématérialisation, que vous évoque ce nouveau journal ?

Frédéric Martel : On a assisté et on assiste à un grand mouvement de fond, qui n'empêchera pas que de nouveaux journaux s'inventent, mais qui est quand même là : la dématérialisation, justement. Parce que Internet devient mobile, parce que le téléphone devient mobile, parce que les algorithmes, les flux et les contenus deviennent l'épicentre de la prescription, dans l'information et la culture. Actuellement, si vous vous informez sur Internet (Google Actualités, par exemple), vous êtes pris dans une masse de cent dépêches... toutes les mêmes, autour du même fait, sur de multiples sites. Ça pose un problème central : il faut rajouter de l'humain, et aboutir à ce que j'appelle une prescription intelligente (une « *smart curation* »).

Aujourd'hui, quelle doit être la narration de l'information : une « story », ou les faits et juste les faits ?

E.F. : On a depuis longtemps passé le stade du fait pur et simple, dans le traitement de l'info. La perte de vitesse de la presse est liée notamment au fait qu'elle s'est mise à chercher du sens dans le chaos quotidien. Mais on a eu de la « mal-info » tout comme on a eu de la malbouffe. Un vaste copier/coller dans lequel nous vivons désormais en permanence. Ce qui pèse beaucoup actuellement, c'est l'uniformisation. Frédéric le disait à l'instant. On raconte à peu près la même chose, de la même manière, au même moment. C'est le bégaiement des médias. Or, puisqu'elle n'ira jamais aussi vite que les outils numériques, le rôle de la presse écrite doit être de creuser plus profond, d'aller chercher les différents visages d'une même réalité. L'approche la plus intéressante consiste donc à user d'une narration qui va dire autre chose. Autrement. Par exemple, lorsqu'un anthropologue raconte une campagne électorale, il dit autre chose du réel. Pas forcément mieux, mais autrement. Le récit doit à présent être cubiste : sur un tableau cubiste, il y a très peu de choses, juste une tasse, par exemple. Mais il est composé d'une façon telle que, après, vous ne regarderez plus jamais une tasse de la même manière. Changer le regard, le décaler, là est la clé d'une narration plus riche et plus intéressante.

F.M. : On voit Internet comme un format forcément court et répétitif. Mais, en réalité, rien ne l'oblige à n'être que ça. C'est aussi bien les cent quarante signes de Twitter qu'une thèse, ou un lien vers une thèse. Internet peut mener au lent, au long, et à ce qui permet de prendre du recul. Certes, il y a des effets dus aux supports (petit écran, petit texte), mais



Acheter un journal : un geste de plus en plus rare et des kiosques qui disparaissent.

ne négligeons pas tous les accès possibles à d'autres formats, comme à d'autres contenus. Et donc, l'incroyable quantité de données qui peuvent être liées, reliées... et changées. C'en est fini du texte « fini », de l'article « fini », puisqu'on peut les réactualiser. C'en est peut-être fini... du livre achevé, fini, final. Je pense qu'on va inventer bien d'autres choses encore.

E.F. : Effectivement. Mais ce n'est pas parce qu'on met des ascenseurs dans un immeuble qu'on ne prend plus l'escalier. De la même manière, on lira sur un écran, même petit, parce qu'on est aussi nomade que les objets qui nous accompagnent, mais en des moments plus sédentaires et plus tranquilles, on lira sur du papier ! Toujours. Pour une raison évidente : depuis 1454 et l'invention de l'imprimerie, notre esprit est structuré par la page, par le papier, selon un certain calibrage. C'est sur papier que s'est construit notre apprentissage. Et un écran ne laissera jamais la même trace mnésique. Il y a quand même une question d'« engrammage » des savoirs, de compilation plutôt que de compréhension, qui se pose avec le numérique. C'est pourquoi papier et écran sont complémentaires. On lit moins pour apprendre que pour apprendre à réfléchir.

F.M. : Encore une fois, n'oublions pas qu'il existe aussi un « *slow internet* ». Ce n'est pas que l'accélération. N'oublions pas non plus que nous assistons au basculement du champ de la culture. On passe de la notion de produits

culturels, de services culturels, à des flux de contenus, des abonnements illimités. La littérature aura son Netflix. C'est inexorable.

Ces bouleversements atteindront-ils également notre façon de lire, voire d'écrire de la fiction ?

E.F. : Pour ce qui est de la fiction, je n'ai pas le sentiment que les écrivains aient changé leur façon d'écrire, par exemple en imaginant des prolongements de leur roman sur Internet. Du moins, à ce jour. La spécificité du roman, en ce XXI^e siècle, sera donc de rester le roman. Le pur roman, tel qu'on l'a toujours écrit. La cohérence d'un récit demeure toujours la cohérence d'un récit. Je me souviens que, dans *Ecrire*, Marguerite Duras estimait qu'un écrivain devait toujours « laisser entrer la nuit dans ses livres ». Ne pas tout expliquer, ne pas tout dire, laisser au lecteur la possibilité de se faire son idée, le laisser remplir les blancs entre les mots. L'art du roman, celui de l'initiation et de l'imaginaire, n'est pas menacé par le numérique. Sa fonction ne change donc pas.

F.M. : Regardons ce qui se passe au Japon ou aux Etats-Unis : la lecture généralisée sur smartphones et tablettes. La manière de lire change, mais pas le plaisir du roman. Notons tout de même que de nombreux romans sont fréquemment piratés. Je pense que le seul moyen de l'empêcher sera d'abaisser le prix du livre.

Propos recueillis par Hubert Artus



Derniers ouvrages publiés :

Chevrotine par Eric Fottorino, 182 p., Gallimard, 18,50 €
Smart. Enquête sur les internets par Frédéric Martel, 408 p., Stock, 22 €